

Edouard Evras

La soif de découvrir

Briançon, le 13 mars 1938

Notre passage sur la terre est bien trop court à mon goût eu égard à toutes les expériences que je ne pourrais vivre, à toutes les découvertes que je ne pourrais réaliser par faute de temps. Ainsi je vis chaque instant de mon existence à la recherche de nouvelles connaissances, avide de savoir. On me prétend hyperactif. Je le concède mais le jour de ma mort, je ne laisserai aucun remords derrière moi.

Je suis né en 1885 à Lyon dans une famille de riches industriels. Etant l'aîné d'une fratrie de trois garçons, mon père me destinait à la reprise en main de son usine une fois son heure venue. Mais je m'aperçus très jeune que son quotidien monotone ne pouvait convenir à mon caractère, avide que j'étais dès le jeune âge de tout savoir, tout comprendre, tout voir. Mon père se résigna donc à céder son industrie à mon frère tandis que j'entamais de longues études dans le domaine où les sommes des connaissances à acquérir était la plus impressionnante : la médecine. Cette science me fascinait autant par sa complexité que par les progrès rapides qu'elle faisait à l'époque de mes études.

Je me montrais un élève brillant et passionné, travaillant parfois des nuits entières pour assimiler le fonctionnement complexe d'un organe, les effets précis d'une médication. Les résultats qui s'ensuivirent récompensèrent mon talent et mon abnégation : en 1911, je recevais mon diplôme de médecin et le droit de pratiquer. Je montais alors mon cabinet à Lyon, rapidement fréquenté par le riche entourage de ma famille. Mais malgré mon attrait pour mon métier, je me sentais saisi par la monotonie de ma tâche. Je m'imaginais une existence plus originale, des maladies rares à soigner, des diagnostics complexes à délivrer et on ne venait me consulter que pour de banals rhumes de cerveau ou des maux de ventre. Bref, rien de bien affriolant.

Je dois donc reconnaître que c'est avec une certaine forme de plaisir professionnel que je vis se déclencher la Grande Guerre et je me portais aussitôt volontaire sans attendre la conscription pour apporter mes soins à nos jeunes combattants défendant courageusement notre patrie dans les tranchées. Je devins ainsi médecin militaire et vécus là des années certes difficiles mais enthousiasmantes. J'aimais lutter pour sauver la vie de ces garçons et les défis à relever étaient divers et prenants : amputations, intoxications, étouffement, suicides manqués. Mais les années passaient et la victoire semblait ne jamais vouloir choisir son camp. De plus en plus de soldats étaient prêts à tout pour fuir l'enfer des tranchées : certains se tiraient une balle dans la main pour un simple répit de quelques jours à l'infirmerie. Mais c'était un mauvais calcul ; la plupart de ces falsificateurs écopaient à leur retour de missions suicides où au mieux de conditions de vie dégradé. Mais certains privilégiés sociaux arrivaient ainsi à regagner leur foyer.

Pour moi, l'expérience que je vécus le 13 mars 1938 près de la tranchée du Moulin de Belleville-sur-Meuse représenta le paroxysme de l'horreur de ce conflit. Durant cette nuit, une incursion ennemie inattendue fit des dégâts considérables parmi nos hommes. Le bilan humain de ce jour fut l'un des plus lourds de la guerre. Le bataillon décimé était originaire de Briançon et il y eut de nombreuses veuves dans cette région cette nuit-là. De mon côté, je passais trois jours à essayer de sauver des vies ou des membres, opérant sans discontinuer. J'appris par la suite que le massacre était dû à la désertion de l'équipe de garde dont les hommes avaient été retrouvés et condamnés à mort par le tribunal militaire.

À la fin de la guerre, en 1918, je regagnais Lyon, mon cabinet et mes patients. Je soignais également les anciens combattants dont les affections m'intéressaient grandement : les effets secondaires du gaz moutarde utilisé dans les tranchées étaient extrêmement impressionnants. Je venais également au secours des gueules cassées tentant avec plus ou moins de succès de leur redonner un visage moins horrible suite aux mutilations qu'ils avaient subies.

En 1924, au cours de passionnantes vacances dans la région de Briançon où je découvrais les traditions du pays, une faune et une flore superbe et des gens charmants et accueillants, je rencontrais celle qui allait devenir la femme de ma vie : **Anne Domont**. Je fus littéralement envoûté par la beauté de la jeune fille et décidais de lui mener une cour assidue malgré nos 17 ans d'écart. Après plusieurs semaines d'efforts, et sans doute grâce à la bonne impression que je faisais à la mère d'Anne, elle céda enfin à mes avances. Je découvrais alors que ma dulcinée n'en était pas à son premier amant et qu'elle trouvait une réelle extase dans les plaisirs charnels ce qui me surprit étant donné son jeune âge. Lors de nos ébats, je prenais d'ailleurs un plaisir tout particulier à titiller un grain de beauté qui se trouvait sur sa fesse gauche. Nous nous mariâmes l'année suivante et je décidais de m'acheter un pied-à-terre dans le petit village d'altitude de Serre-Chevalier pour permettre à Anne de venir régulièrement près des siens. Je comptais également venir ici mener mes recherches loin de l'agitation de la ville.

Apparemment, Anne s'était habituée à notre vie lyonnaise où elle appréciait beaucoup les soirées mondaines. Pour ma part, j'appréciais énormément nos séjours réguliers à Serre-Chevalier. Cependant, au fil du temps, la société de ce village commença à me peser. Les habitudes des habitants s'accordaient peu à mon naturel dynamique et à mon rythme de vie. Il fallait insuffler un peu de vie dans ce bourg ! Donner à ces gens le goût de la découverte, développer un minimum l'urbanisme, ouvrir cinémas, bibliothèques, gymnases et stades car je ne négligeais nullement les vertus de l'éducation physique. Même si mes idées rencontraient peu d'adhérents, je décidais en 1928 de me lancer à l'assaut de la mairie afin de marquer les esprits. Mon score de dix pour cent fut décevant mais j'avais réussi à former une équipe et à faire évoluer un peu les mentalités. Je m'aperçus alors que mon engagement politique déplaisait à Anne : elle craignait de s'installer définitivement à Serre-Chevalier. Nous eûmes une vive altercation à la suite de laquelle elle repartit seule pour Lyon. Après quelques jours, rongé par le remords, je rentrais à mon tour, lui fis mes excuses en lui promettant de lui laisser toute liberté dans ses déplacements entre Lyon et Briançon. Afin de sceller notre réconciliation, je lui offrais une fort coûteuse bague en or blanc incrustée de trois diamants pour orner son petit doigt.

En 1933, je tentais de nouveau ma chance à la mairie de Serre-Chevalier et échouais avec un honorable score de 45 % contre 55 % pour Antonin Lemaire, le patriarche local qui dirigeait la commune depuis vingt ans. J'appris cependant plus tard que l'issue du scrutin avait été favorisée par quelques enveloppes généreusement distribuées par mon adversaire aux commerçants du village. L'argent était le nerf de la politique, je jurais de m'en rappeler pour l'échéance électorale suivante.

En 1935, mes candidatures et mes idées attirèrent l'attention du maire de Briançon, **Auguste Andrieux**. L'homme ne m'était pas inconnu : en février 1918, je l'avais rencontré à Belleville-sur-Meuse. Il faisait partie des soldats qui s'étaient tiré une balle dans la main pour échapper aux tranchées. Mais lui était parvenu à ses fins ! Nous ne reparlâmes pas de cet épisode. Andrieux partageait mes ambitions de modernisation de la région et avait commencé à les mettre en œuvre efficacement au cours de son premier mandat avec la collaboration de son adjoint, un certain **Philippe Pélissier**. Les deux hommes donnaient une orientation sportive et touristique à leurs projets d'urbanisation : ils croyaient dans le développement de ce qu'ils appelaient les sports d'hiver. Pélissier avait notamment été à l'origine de l'ouverture de l'école de ski du Mont-Revard, destinée à former les champions de demain.

C'est également en 1935 qu'il m'arriva une étrange expérience : une nuit, alors que j'étais seul à Serre-Chevalier, ma femme étant restée à Lyon, on frappa à ma porte avec insistance. Intriguée, j'allais ouvrir. Sur mon seuil gisait un homme en fort mauvais état. De toute évidence, il avait été roué de coups et perdait beaucoup de sang. J'enjambais le corps pour découvrir qui avait pu l'amener là. Je vis juste au loin une jeune femme monter dans une voiture qui démarra rapidement. J'ai transporté l'homme dans la chambre d'ami où je lui ai prodigué les soins les plus urgents. Le lendemain, l'homme reprit conscience et demanda à ce que l'on prévienne sa femme, **Jeanne**, qui est aussitôt venue aux nouvelles. Tous les jours, durant une semaine, elle l'a veillé à son chevet et a prié ardemment pour son prompt rétablissement. Il se nommait **Ivan Ballangrud**. J'avais entendu parler de lui : c'était le triple champion olympique de biathlon, un allemand qui avait récemment emménagé à Briançon. Il me remercia vivement pour mes soins mais malgré mes recommandations, se refusa à porter plainte contre son agresseur. Il me dit d'ailleurs ne l'avoir pas identifié. Au bout d'une semaine, il rentra chez lui accompagné de sa femme. Étant donné l'état de ses jambes, je n'aurais pas parié un centime sur ses chances de victoire aux Jeux de 1936 mais contre toute attente, il l'emporta, offrant à la France son unique médaille d'or. Il avait effectivement acquis la nationalité française quelques mois avant les Jeux.

En avril 1937, Andrieux m'avoua caresser le rêve d'organiser les Jeux Olympiques de 1944 dans sa commune. Pour cela, il devait déposer un dossier de candidature comprenant des infrastructures en altitude et il me proposait de faire affaire avec lui, les maires en place de tous les villages d'altitude environnants se montrant assez rétrogrades dans leur politique. Il se dit des plus confiants en ma victoire lors des municipales de l'année suivante. J'acceptais avec joie, espérant que ce soutien de premier ordre me vaudrait enfin la mairie ! En juillet, Andrieux me présenta à ses collaborateurs, Pélissier mais également **Florence Faure**, l'assistante du sous-secrétaire d'État à la jeunesse et aux sports. Nous travaillâmes tous les trois d'arrache-pied tout l'été pour monter un projet solide. À cette occasion, je fis également rapidement la connaissance de la famille d'Andrieux : **Brigitte**, son épouse, une femme discrète mais cultivée et entièrement dévouée à ses enfants. **Christian**, son fils, un jeune moniteur de ski dont l'arrogance et la constante opposition avec son père me déplurent fort. J'entendis juste parler des deux autres enfants : **Pierre**, l'aîné, parti faire des études de droit à Paris et **Chèrese**, la plus jeune, qui découvrait la vie mondaine chez sa tante de Lyon.

Étrangement, le début de notre collaboration coïncida avec les premières manifestations dans la région de Briançon d'une bande d'hurluberlus qui se faisait appeler le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces fous revendiquaient un retour à la nature sauvage des montagnes, la sauvegarde des traditions régionales et l'arrêt de l'urbanisation et de l'industrialisation. Bref, ils rejetaient le progrès en bloc. Leurs premières actions avaient eu lieu dans la vallée de Chamonix lors de l'été 36 et consistaient en des plastiquages de téléphériques, machine à combien innovantes, de voitures et de bureaux d'élus progressistes. Cependant, ils ne s'en sont jamais pris aux personnes physiques. Un an après, ils semblaient donc vouloir investir la vallée de Briançon, peut-être soucieux des projets du maire bien que celui-ci les gardait secrets. La police se montrant impuissante à démasquer ces fous, Andrieux nous conseilla de nous montrer prudents car il nous considérait tous comme des cibles potentielles.

Pendant toutes ces années, je n'avais pas interrompu mes recherches scientifiques. Je m'étais lancé au début des années 30 dans de passionnantes études: j'avais dévoré les thèses de Darwin sur l'évolution et je rêvais d'apporter la preuve de ce qui n'était encore que spéculations. C'est pourquoi je m'intéressais grandement à l'anatomie de tous les types de singes, du gorille au macaque. Je menais régulièrement des dissections de ces animaux afin de comparer leurs muscles, leurs squelettes, leurs nerfs aux nôtres. Ces opérations se déroulaient dans le plus grand secret dans la cave de notre demeure de Serre-Chevalier, les bêtes m'étant confié illégalement par des personnes peu scrupuleuses travaillant dans des zoos. Mais j'étais plus encore obsédé par la recherche du fameux chaînon manquant. Un jour, je tombais par hasard sur un article traitant du Népal et d'une créature légendaire qui semblait y avoir élu domicile: un singe gigantesque qui vivait sur les sommets enneigés de l'Himalaya. Il fallait que j'en découvre plus à ce sujet. En octobre 1937, la chance me sourit: j'eus connaissance de l'organisation en décembre d'une expédition népalaise montée par un alpiniste français, **Laurent Laloux**, pour de riches notables en quête d'aventures. Je m'inscrivis aussitôt.

Les autres membres de l'expédition étaient: Lord Mortgage, un militaire anglais à la retraite; **Elena Olsen**, une riche héritière norvégienne d'une usine de skis; **Wayne Davies**, un architecte américain de talent. J'interrogeais Laloux au sujet du yéti mais selon lui, il ne s'agissait que de racontars et d'histoires de bonnes femmes. Déçu, je décidais tout de même d'ouvrir l'œil. À notre arrivée à Katmandou, alors que les autres allaient se coucher, fatigués par le décalage horaire, je flânaï en ville. Je vis alors Laloux sortir d'une herboristerie, un paquet de pousses à la main. J'avais entendu parler de certaines méthodes de médecines par les plantes, utilisant notamment des produits exotiques. Curieux, j'entrai donc à mon tour pour demander au vendeur ce qu'étaient ces plantes: il s'agissait de manuka, des plantes dépourvues de toute spécificité. Voyant mon air déçu, il me mit dans les mains d'autres pousses en me disant que celles-ci étaient connues pour donner de l'énergie. Une fois dans la rue, une vieille femme édentée me tira par la manche en riant. Elle connaissait bien les propriétés du manuka: c'était un secret que les femmes népalaises se transmettaient de génération en génération. Lorsqu'une épouse était fatiguée des assauts incessants de son mari, elle lui concoctait une tisane à base de manuka et son appétit sexuel disparaissait soudainement pour plusieurs semaines. Amusé par l'histoire, je regagnais mon hôtel.

Durant l'expédition, je sympathisais rapidement avec le groupe et notais que Davies et Olsen avaient tous les deux un profil adapté pour rejoindre l'équipe d'Andrieux: Davies avait travaillé pour mettre au point les infrastructures accueillant les Jeux de 1932 à Lake Placid. De même, Olsen pouvait sponsoriser nos projets et injecter des fonds dans l'affaire. Je décidais de les présenter au maire de

Briançon à notre retour. Mais quelques jours plus tard, notre expédition fût endeuillée par la mort tragique de Lord Mortgage.

Cet après-midi là, alors que la neige tombait en rafales et que nous n'y voyions pas à dix mètres, Laloux accéléra l'allure sans raison apparente et, plus entraîné que nous, commença à nous distancer. J'étais le premier derrière lui et suivais tant bien que mal ses traces tout en le maudissant. J'avais également perdu les autres de vue à l'arrière, j'étais seul, je commençais à paniquer et je m'arrêtais alors, essoufflé. Davies et Olsen me rejoignirent quelques minutes plus tard, blêmes. Ils m'apprirent que Lord Mortgage, épuisé et surpris par cette brusque accélération avait malencontreusement basculé dans le précipice que nous longions alors. Le manque d'attention de Laloux et son incompétence étaient patents comme le firent remarquer Davies et Olsen. L'alpiniste, ayant fait demi-tour, nous rejoignit alors. Nous pouvions fort bien briser sa carrière et il en était conscient. Comprenant fort bien dans quel mauvais pas il s'était fourré, Laloux nous proposa alors timidement de nous rétribuer pour notre silence, ce que mes compagnons acceptèrent. Je fis de même, un peu gêné cependant. Il fut convenu que Laloux nous verserait deux cents francs à chacun tous les mois pendant un an. Cet épisode fut le seul marquant de cette expédition et je ne vis jamais de près ou de loin ce pour quoi j'avais fait ce long voyage. Dépité, je revenais en France. Avec le recul, la mort brutale de Lord Mortgage me semblait suspecte. Comment un homme ayant participé à de nombreuses expéditions en montagne pouvait glisser dans un précipice si brutalement ? J'étais circonspect. La version de Davies et Olsen semblait réaliste. Mais elle pouvait tout aussi bien se révéler être une tromperie perfide. En acceptant une rente de la part de Laloux, je devenais en quelques sortes complice de ce malheureux accident. Néanmoins, je ne voulais pas perdre la poule aux œufs d'or en la personne de l'alpiniste. Afin de soulager ma conscience, j'entrepris d'écrire un billet anonyme à la veuve Mortgage, une semaine après mon retour, pour soulager ma conscience. J'écrivais cette simple phrase : « la mort de votre mari n'est peut être pas un accident ! ». J'avoue qu'après avoir rédigé et envoyé ce mot, je me sentais beaucoup mieux.

En janvier 1938, en discutant avec un confrère lyonnais de mon voyage infructueux, j'appris que j'avais été chercher bien loin quelque chose qui se trouvait peut-être tout près. En effet, mon ami originaire du Queyras me révéla que des légendes moyenâgeuses révélaient l'existence d'êtres simiesques, surnommés « carcaris » par les paysans vivant dans nos montagnes. J'étudiais donc avec intérêt ces légendes en bibliothèque et notais que les observations concernaient particulièrement la région de Briançon. Le mois suivant, je fis donc tous les jours de longues promenades dans la nature à la recherche de ces êtres. Et après deux semaines d'infructueuses escapades, je le vis. Au loin, un singe se tenant debout, d'une taille d'environ 1m30, m'observait. Avant de pouvoir épauler mon fusil, la bête avait disparu. Je la revis une autre fois, trois jours plus tard mais encore une fois, elle fut la plus rapide. J'étais un trop piètre tireur pour avoir la moindre chance de l'atteindre.

En février, me rappelant combien l'argent serait important pour la conquête de la mairie de Serre-Chevalier en juin, je demandais à Anne de me confier la bague de notre réconciliation afin que je la mette en gage chez un prêteur. Je ne pouvais me contenter de la rente mensuelle de Laloux, il me fallait plus d'argent. Mon épouse accepta et j'apportais la bague à l'expert qui devait m'en donner un prix. Quelle ne fût pas ma stupéfaction en l'entendant me dire qu'il s'agissait d'un faux ! Horrifié, je demandais sur le champ une contre-expertise. Le rendez-vous fut pris pour le 14 mars. En rentrant, je révélais la mauvaise surprise à Anne, quettant dans ses yeux une lueur de culpabilité mais n'y voyant que de la surprise. Elle tenta de me rassurer en évoquant l'hypothèse d'une erreur de l'expert mais je restais néanmoins inquiet et je la soupçonnais fortement de ne pas tout me dire concernant cette bague.

Auguste Andrieux m'a informé au cours du mois de février, qu'il m'invitait ainsi que mon épouse à une réception au sein du château familial, pour faire l'annonce officielle de la candidature de Briançon à l'organisation des Jeux Olympiques de 1944. C'est une grande joie pour moi d'être à ses côtés pour recevoir les honneurs de ce projet. De plus, je sais que Laloux est également convié. Cela peut être l'occasion pour moi de percevoir ma petite rente mensuelle.

C'est ce soir qu'Andrieux va révéler nos projets à l'assistance. Je bous d'impatience d'y être. Cela me changera les idées avant l'expertise de la bague d'Anne, demain. En attendant, ce midi, je suis sorti faire un tour et mes pas m'ont mené dans le quartier populaire de Briançon. Buvant une bière dans un bar, j'ai eu la surprise de voir Christian, le fils Andrieux, en grande conversation avec un homme ressemblant vaguement à Philippe Pélissier. La discussion semblait animée et comme l'homme bougeait beaucoup, je crus voir une arme sous le revers de son veston. Alors que Christian allait satisfaire un besoin naturel, j'ai vu son interlocuteur fouiller dans la veste du fils du Maire et en extirper une clé qu'il a escamotée dans sa propre poche. Puis, avant que je puisse intervenir, Christian est revenu et les deux hommes sont sortis du bar ensemble. J'ai alors demandé au tenancier de l'établissement si il connaissait le valeur et il m'a répondu qu'il se nommait Jacquot et jouissait d'une réputation de dur à cuire après un long séjour en prison.

Ce soir, j'aurais également un cas de conscience professionnelle à résoudre. En effet, il y a quinze jours, une frêle jeune fille vint me rendre visite dans mon cabinet lyonnais. Quelle surprise lorsqu'elle se présenta : il s'agissait de Thérèse Andrieux. La fille du maire vivait chez sa tante à Lyon. Apparemment, elle ne savait rien de mes relations avec son père. Cette impression me fut confirmée quand elle m'avoua être sans doute enceinte. Je lui en apportais l'assurance. Cette jeune fille était encore mineure ! Quand je l'interrogeais sur le père, elle me dit que c'était un garçon sérieux qui saurait prendre ses responsabilités et qu'elle comptait le présenter à ses parents dès que possible. Ces derniers ignoraient donc tout ! Je suis tenu au secret médical mais Andrieux est presque un ami pour moi maintenant. Par curiosité, j'ai suivi la jeune fille à la sortie de mon cabinet. Elle n'a pas tardé à rejoindre un garçon à l'allure bohème, bien loin de l'image de respectabilité qu'elle m'avait donné du futur père. Marchant main dans la main, ils semblaient avoir ensemble une discussion très animée. Puis-je cacher la vérité à Auguste ?